

# Trio Trac

Bruit de choses heurtées



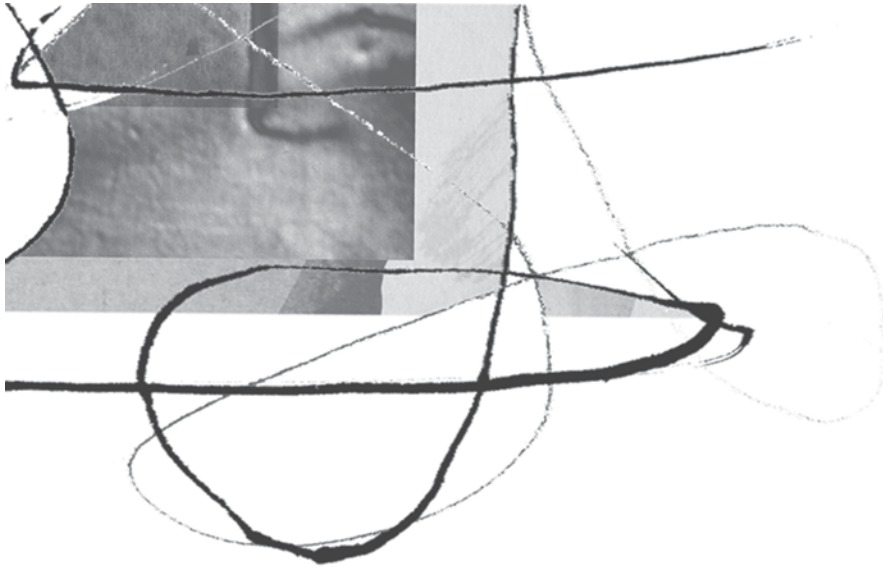
BRÛLURE DE  
FRONT SUR  
SEIN GAUCHE  
FANTASME À  
DE LA VIE  
FAITE À SO  
QUAND MA  
DE MEURE TAP  
DERRIÈRE LA

## Confidences

Volume 2, numéro 1

Octobre 2004

Cégep du Vieux Montréal



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci:  
Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et  
de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes  
qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur? [...]  
C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi  
de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser,  
en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage  
de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et  
qui a nom: *Tric Trac du Ciel*.

*Antonin Artaud*

**Comité de rédaction :** Vanessa Giroux, Sophie Paré, Édith Paré-Roy, Dominique Piché,  
(étudiants en création littéraire), Luc Courchesne et Anne-Marie Cousineau  
(professeurs de français).

**Collaboration :** René Audet, Sylvie Duquette et Pierre Godin

**Graphisme :** Kim Daley-Meunier

**Illustration de couverture :** Dominique Thibodeau, *Zélosus*, 1993, collection Canif  
(fragment)

**Tric Trac**  
Confidences



# Sommaire

## Notre invité : Charles Guilbert

Papa .....	9
Les Inquiets (extraits) .....	10
Défilé .....	14
Le beau voyage éducatif (extraits) .....	17

## Confidences

### Vanessa Giroux

Au resto / Trahison / Deux .....	21
----------------------------------	----

### Judy Gordian-Berthiaume

Soleil de nuit .....	22
----------------------	----

### Coralie Laurendeau

La fatigue universelle .....	23
------------------------------	----

### Édith Paré-Roy

je tenais mon secret comme un incendie dans le creux de la main .....	24
---	----

### Dominique Piché

Confidence forcée .....	27
-------------------------	----

### David Riendeau

Notice au lecteur .....	28
-------------------------	----

## Textes de la collection Prise I

### Sophie Gagnon Roberge

Ce matin, il n'y avait plus d'eau... ..	30
---	----

Au téléphone .....	31
--------------------	----

### Christian Guay-Poliquin

sur les les eaux... ..	32
------------------------	----

parce qu'il y a le soleil... ..	33
---------------------------------	----

### Caroline L'Heureux

Loin d'elle .....	34
-------------------	----

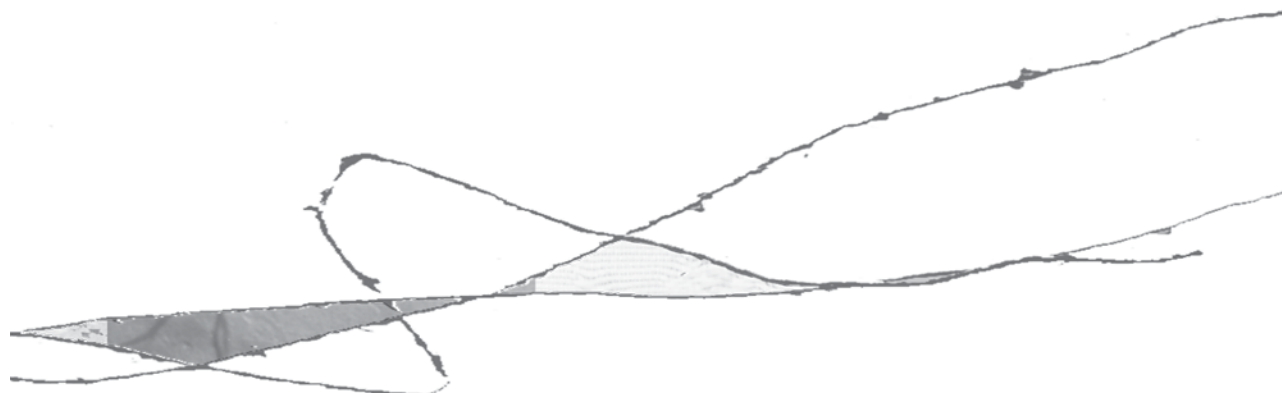
Sans lui .....	35
----------------	----

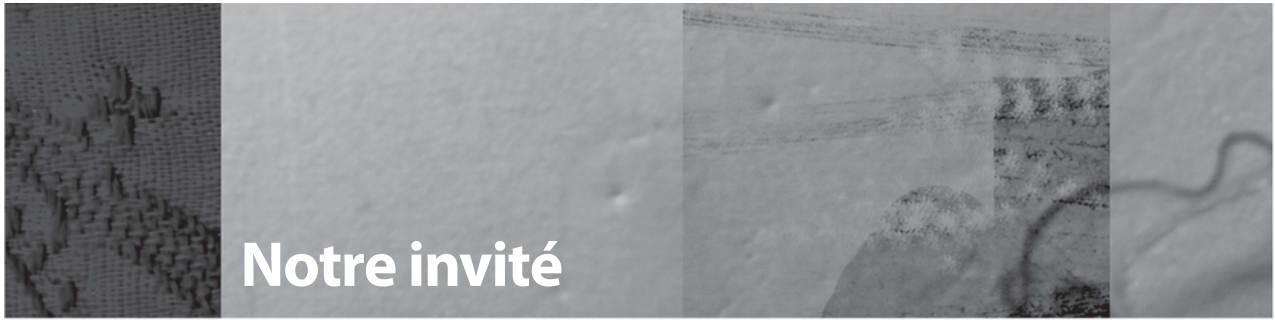
### David Riendeau

Je me précipitai sur le miroir... ..	36
--------------------------------------	----

LE TOUT N'EST PAS DE CONFIER MAIS  
DE CONFIER FAUX DE CONFIER SOI ET QUE DES  
OMBRES PASSENT AVEC LE BLANC CAR IL NE  
FAUT PAS CHERCHER À MENTIR NI À TRAHIR  
SANS ENTRAÎNER DERRIÈRE SOI DANS UN LIEU  
D'ENCRE LES MOTS SI DOUX LA VÉRITÉ  
CRUELLE D'UNE CONFIDENCE FAUSSÉE LE  
MURMURE EST TOUJOURS CHANTÉ UN PEU  
FAUX DANS L'INQUIÉTUDE ET LE DÉSIR DE  
LIVRER IL A SUFFI QUE CHARLES GUILBERT  
APPROCHE ET PARTAGE UN SECRET POUR  
QU'IL Y AIT UN BRUIT D'AILES QUI S'ÉTIRENT  
UNE AVANCÉE DANS LE BLANC

La rédaction





**Notre invité**

**Charles Guilbert**



**PAPA**  
(Inédit)

Quand mon père m'a annoncé qu'il avait le cancer de la prostate, ma première réaction, je sais que ce n'est pas joli joli, ç'a été de me dire : heureusement que je suis adopté, je m'épargnerai peut-être ces douleurs. Mais je n'ai pas été longtemps silencieux. Tout de suite je lui ai ouvert les bras et nous avons pleuré tous les deux. On est bien dans le sous-sol chez mes parents grâce au déshumidificateur. Heureusement, ma sœur est infirmière. Elle a fait en sorte qu'il puisse commencer ses traitements dès la semaine prochaine. Il a été pris à temps. La tumeur est toute petite. J'aime beaucoup mon père parce qu'il a toujours gardé le sourire, même quand je lui donnais les plus gros soucis. Il aurait voulu que je reprenne sa compagnie de semences. Il ne comprend pas que je me contente d'être vendeur dans un magasin d'appareils électroniques. J'ai mis du temps à quitter la maison. Je dépensais tout mon argent pour acheter de la cocaïne. J'ai arrêté ça quand je me suis marié. Ma femme est enceinte de cinq mois. Ça fait drôle parce que ma mère, elle, n'a jamais pu avoir d'enfant naturellement. Après leur mariage, mes parents ont acheté une petite ferme. Ma mère était enceinte de six mois quand une jument l'a frappée en ruant. L'enfant est mort sur le coup. Ma mère a tout de suite senti qu'il ne bougeait plus. Elle a raconté à ma femme la tristesse que c'est que d'accoucher d'un enfant mort. Moi, elle ne m'a jamais parlé de ça.



## **OR**

Rouge, sang, l'incendie, un feu d'hiver  
Bleu, marin, un lac d'azur, muscle d'horizon  
Cou blanc, un collier frêle  
Large main sans bague  
Vert, pomme, pied à l'air et nid d'été  
Jaune, or, une caresse dans les feuilles mortes

## **BRACELET**

Je tends à ma sœur un petit paquet et lui dis: «Je t'avertis, je préfère que tu l'échanges si c'est pas à ton goût. Je l'ai pris dans un magasin où il y a plein de belles choses. Surtout, sois bien franche.» Elle le développe, ouvre la boîte. C'est un bracelet de cuir noir avec des ronds de cuivre tout le tour, comme des boucliers. Ma sœur le regarde, et baisse les yeux.

## MÉDAILLON

Tu veux être le plus beau des invités. Tu mets ton pantalon bleu poudre, ta chemise rouge, ton veston à carreaux jaunes et blancs, tes souliers pointus et ton médaillon.

Dans le métro, tu fais mine de ne pas voir les gens qui t'observent. Tu sonnes. Geneviève ouvre la porte. Elle t'embrasse et chuchote : « Je me suis lancée dans une recette pas mal compliquée ! »

## COLLIER

Les parents de Julie ne tolèrent pas la cigarette dans leur maison. Alain et son amie s'assoient donc sur le balcon. En fumant, Alain lui caresse une main et la regarde tendrement. Elle n'a pas l'air dans son assiette aujourd'hui. Elle ne parle pas. La mère de Julie annonce que le souper sera bientôt prêt. Alain doit retourner chez lui. Il descend dans le garage avec Julie qu'il enlace, puis embrasse. Elle serre les lèvres. Il monte sur sa mobylette. Elle dit : « On ne peut plus se voir, il faut que j'étudie très fort si je veux devenir vétérinaire un jour, tu comprends, je ne peux pas m'attacher. » D'un coup de pédale, il fait gronder le moteur, sort du garage et traverse les champs à toute allure. Un insecte lui rentre dans l'œil droit. La mobylette vacille. Il tient le guidon d'une seule main. De l'autre, il essaie d'enlever l'insecte de son œil qui brûle. Il stoppe sa mobylette, s'assoit au bord d'un fossé et regarde les blés qui ploient sous la force du vent. Ça fait mal sans bon sens. C'est sa première peine d'amour. En rentrant chez lui, il prend le collier de pierres bleues et orangées qu'il voulait offrir à Julie pour son anniversaire, le jette dans la toilette, tire la chasse d'eau. Le collier tournoie, puis se dépose au fond de la cuvette.

## **TROPHÉES**

La veille du déménagement, Évelyne implora son mari de jeter ses vieux trophées.

## **PERLE**

Cherchant la perle tombée de l'oreille de ma mère, je tâtais le fond du lac depuis un bon moment quand j'ai pris conscience que je n'avais plus de souffle. Pour remonter, je me suis mis à battre des pieds et des mains dans des gestes d'affolé. En jaillissant de l'eau, j'ai inspiré bruyamment, comme on le fait avant de s'exclamer. Toute la famille a cru que j'avais la perle.

## **BIJOUX**

Les soirées ordinaires, qui s'éternisent en tisanes et en conversations molles, sont comme ces bijoux sans éclat qu'on achète sur un coup de tête et qu'on porte des années et des années sans se faire de souci.

## TRÉSOR

Pars, cours, va, viens, dis, tais, chuchote et dors  
Sens, touche, prends, laisse, et meurs et mords  
Nettoie, bricole, décrypte, adore  
Mais ne rampe pas  
Penche-toi et ramasse le trésor

## ANNEAU

Il accroche son veston à la patère. Je dépose mon livre sur la table à café. Il approche. Je me lève. Nous nous embrassons. Il me regarde en souriant mystérieusement et dit : « Donne-moi ta main gauche. » Il sort de sa poche de chemise un bel anneau d'argent qu'il glisse à mon annulaire. « Pourquoi ce cadeau ? » dis-je. « Parce que je t'aime », répond-il en me serrant très fort.

## DÉFILÉ

*Je n'ai pas peur de la disparition.*

Je perds chaque jour mes gants, mes clés, mon portefeuille, souvent mes lunettes, mon bottin de téléphone, parfois des amis.

Ma vie est hantée par le désordre.

J'écris, je chante, je filme, je dessine... C'est impossible mais c'est ainsi. Je me donne le vertige jusqu'à ne plus me reconnaître moi-même.

Je m'amuse à me faire disparaître. Où est le cinéaste ? Il chante. Où est l'écrivain ? Il dessine.

Je n'ai pas le désir de faire des oeuvres. Ce qui m'intéresse, c'est de suivre les clignotements de ma pensée dans les formes qu'il faut.

En vidéo, je collectionne les saynètes. Mes textes sont des suites de fragments. Mes dessins se cristallisent à l'état d'esquisses. Mes chansons dépassent rarement la minute.

J'ai le souffle court parce que j'aime les moments plus que les histoires ; ces instants, surtout, pendant lesquels le réel semble faire saillie et devient surprenant par sa présence.

Un jeune homme pose sa main sur la cuisse de son voisin dans une salle de cinéma. Un fils trouve la boucle d'oreille de sa mère au fond d'un lac. Deux amis préparent des sujets de conversation pour leur prochaine rencontre. Une femme écrase une fraise sur le cœur de son amoureux.

L'histoire n'est pas à suivre. Elle se brise. Fuit.

Pas de contexte. Pas de cause. De l'effet.

*Du cœur de la pivoine*

*L'abeille sort,*

*Avec quel regret !<sup>1</sup>*

C'est dans la pulsation des apparitions et des disparitions que je me retrouve. Cette pulsation n'a pas de sens. Mais elle aiguise les sens.

On entend gazouiller, puis on mange un morceau de sucre.

On devient, dans ce battement, de plus en plus sensible. On sursaute au premier murmure, on s'inquiète d'une minute de retard, on est empêché dans son sommeil à cause d'une porte entrebâillée.

Et par là on accède au mystère. Les proportions changent. La mort est partout. Tout devient étrange. La vie même.

On s'étonne de voir une graine de sésame sur la joue de quelqu'un. Puis on enfle des mitaines rouges et l'on caresse les plantes.

Depuis un an, je m'assois à ma table pour écrire, mais je trace des lignes plutôt que des lettres. On dirait que je dessine à défaut de mots.



Charles Guilbert, *Sortir de soi*, installation, 2001

Apparaissent des fantômes d'histoires, qui se racontent le plus souvent d'un trait. L'histoire d'un visage qui prend la fuite. Celle d'un corps déficelé.

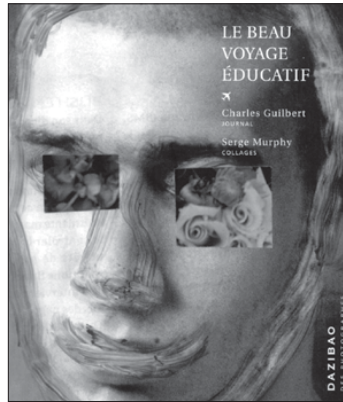
La pièce est obscure, les lignes sont blanches. Quand elles passent, il y a un peu de lumière; puis il n'y en a plus.

C'est très simple.

J'ai pensé que, pour un peu d'inexplicable, il fallait beaucoup d'évidence. Rendre la disparition évidente, c'est ce que je cherche.

Me revient à la mémoire une lettre dans laquelle Montaigne y parvient absolument. Il écrit à son père le lendemain de la mort de La Boétie. Avec minutie, il décrit l'agonie de son grand ami, les nombreux évanouissements ayant succédé à d'étonnants regains d'énergie. Dans le récit, on voit progressivement se séparer le temps du corps et celui de l'affection, la douleur de l'un disparaissant à mesure que grandit celle de l'autre, tout cela dans une retenue, une pudeur et une évidence époustouflantes.

Il n'y a ni lettre, ni père, ni agonie, dans ce que j'ai fait, mais de l'amitié, du temps, de l'affection et des évanouissements. Et, je l'espère, un peu de cette évidence.



*Sète, le 19 juin*

Au café: un petit cendrier rempli d'eau pour le caniche.

*Lagrasse, le 20 juin*

Nauséeux, je vais à la fenêtre pour prendre l'air. Un chat se promène sur le toit d'ardoises, un oiseau encore vivant dans la gueule.

*Perpignan, le 21 juin*

Brume sur le château de Peyrepertuse. Par les meurtrières: du blanc à l'infini.

*Céret, le 23 juin*

À Collioure, une vieille femme dit à ses deux amies: «Allez, placez-vous devant le cactus, là.» (*Il s'agit d'un palmier.*) Les deux femmes obéissent, puis l'une se rebiffe. «Je déteste me faire photographier.» «Moi aussi», dit l'autre d'un ton peu convaincant, cherchant à rivaliser de modestie. Elle ajoute: «De loin, ça peut toujours aller, mais de près, je ne supporte pas. Je suis si laide.» Aucune de ses deux amies ne la contredit. Déçue, la photographe dit: «C'est bien beau, des paysages, mais une suite de vues de la mer sans personnage, ça devient monotone.» La fausse modeste l'approuve, mais la photo n'aura pas lieu: elles s'engagent déjà dans la promenade en béton qui surplombe la falaise.

*Sant-Feliu-de-Guixols, le 24 juin*

À Givonda, sur le balcon de son appartement, un jeune étudiant, yeux noirs et visage princier, suspend ses vêtements fraîchement lavés et tout blancs sur la corde à linge qui traverse la rue: chemises, camisoles, caleçons. Il rougit en me voyant l'observer.

Je lis Proust. Le narrateur est dans le train et se dirige, pour la première fois, chez les Verdurin.

En route vers Barcelone, je repense au beau prince de Givonda. Il avait vraisemblablement tordu ses vêtements à la main. «Ma mère a toujours dit que les anciennes machines à laver, avec tordeur, lavaient mieux que les machines modernes», dis-je à Serge. Il ne comprend pas pourquoi je parle de ça.

*Barcelone, le 28 juin*

Le voyageur s'émerveille devant tout : le soleil sur la robe blanche d'une fillette, la disposition des légumes sur les étals d'un marché, le regard oblique d'un jeune homme tenant *El País* sous son bras, une brise marine au bout d'une rue qui pue l'urine, le sourire d'une adolescente qui interrompt le baiser de ses amis amoureux et exige qu'ils l'embrassent sur-le-champ, la rumeur des passants sur les ramblas, le goût de l'eau fraîche après une grande soif...

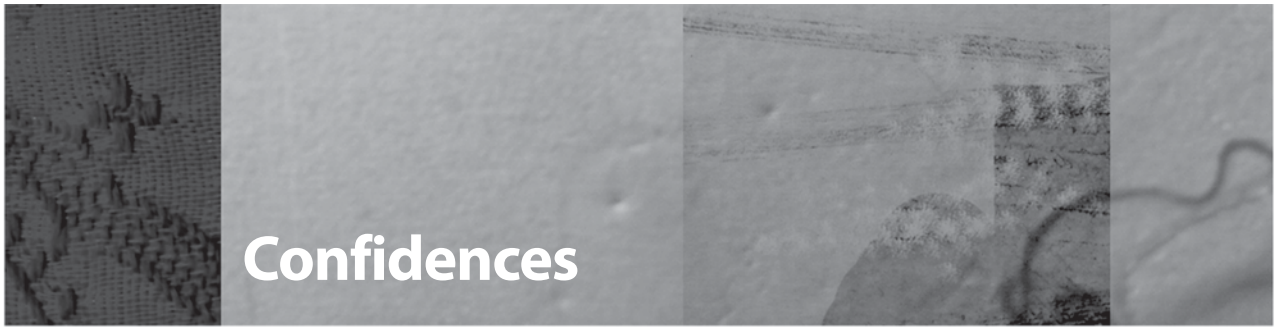
Saisissants clochards de Barcelone. Celui qui, à genoux sur le trottoir, tend la main bien haut, dans une pose d'une noblesse admirable. Celui qui a les ongles vernis en rouge vif et tout le corps sale. Celle qui, très grande et vêtue d'un blouson asymétrique noir et blanc, chante en vidant les poubelles avec entrain. Celui qui se cache la tête d'une main et brandit de l'autre un écriteau : « J'ai contracté le sida en trompant ma femme, donnez-moi de l'argent pour manger. »

« I'm still loving you », piaille la chanteuse la plus en vogue cet été, comme pour se vanter d'un exploit.

*Biarritz, le 2 juillet*

À Burguete, notre hôtel est tenu par un homme au sourire philosophique, une femme grave toute vêtue de noir, et leur fille, vêtue de noir mais souriante. L'hôtel est austère, silencieux et outrageusement propre. Notre chambre est d'une sobriété absolue : deux petits lits en bois qui flottent sur le parquet noir luisant, un crucifix au-dessus de la porte et une ampoule suspendue au plafond qu'on allume en tirant une chaînette.

Sur le col de Garnia, nous sommes accueillis par deux chiens. Le premier se met à aboyer d'une voix grave ; le second l'accompagne dans l'aigu. De tout le voyage, nous n'avons pas rencontré d'êtres aussi tendres, sensibles, chaleureux, frissonnants et comiques.



# Confidences



**Vanessa Giroux**

## **Au resto**

Au resto du coin, attablé, il attend quelqu'un, je le sens. Une fille fort probablement. Pourquoi pas. Nerveux, stressé.

Ils rient, s'amusent. S'embrassent. Des amoureux. S'en vont. Se tiennent la main.

Il l'emmène.

Ils sortent.

C'était mon amant.

## **Trahison**

Approche. Viens à moi, laisse-moi t'entendre.

J'écoute, je t'écoute. Je saisis. J'écoute. Continue.

Jamais. Ne t'inquiète pas.

Approche. Savais tu que...

## **Deux**

– Tais-toi. Je ne veux plus t'entendre nier.

– Laisse-moi. Te chuchoter, t'avouer, t'aimer.

– Sexe? Fille. Garçon. Et puis quoi encore?

– Te prendre.

# Soleil de nuit

Judy Gordian-Berthiaume

Haute dans le ciel,  
Préside une lueur,  
    Elle hante mes nuits blanches,  
    Fait briller mes yeux bleus.  
Petites taches de miel,  
Venez à moi mes sœurs,  
    Qu'en le silence s'épanchent  
    Des couples d'amoureux,  
Semblent superficiels  
Trouvent si beaux leur cœur,  
    Brillant sur les planches,  
    Aux côtés des aveux.  
Douce nécessité  
De ne jamais rien se cacher,  
En cette soirée voilée,  
Sous la voûte étoilée.  
    Murmures ou cris si doux,  
    Des amants un peu fous,  
    Refusent de voir le lendemain  
    Le jour est encore loin...

# La fatigue universelle

Coralie Laurendeau

Je suis plongée très creux en mélancoralie  
Dans l'exaltation de ma quête  
À l'instant même où sublime et laideur  
S'étreignent s'entrechoquent  
En un grand déchirement transversal de l'œsophage

Qu'ils sont beaux les clochers!  
Même les bidonvilles scintillent au ciel de ma stupeur!  
Et le soleil assourdissant macule les visages de blancheur

Trip sans substances hyper-émotives-hallucinogènes  
Sorte de voyage initiatique sans tête ni queue  
Sans tête ni queue  
Mon cœur  
Cette moissonneuse-batteuse  
Qui me défriche l'intérieur  
Serait-ce l'angoisse  
De la capitulation?  
S'enfouir pour la mieux pleurer  
Sa bille noire indigeste

Oubli soudain de mille sourires d'enfants  
D'un vieux rêve  
Tracé au creux d'une main  
Caresse du bout des doigts  
Procurant ce qu'il faut de frisson  
Le couteau à la verticale de l'été  
Face à face, lame contre thorax  
Ma fatigue éléphanterque  
N'a d'égale que ma détresse  
En l'instant présent *sacrament*

# je tenais mon secret comme un incendie dans le creux de la main

Édith Paré-Roy

si longtemps  
j'ai avalé ma voix  
comme une couronne d'épines  
le secret de travers  
coincé dans la gorge

si longtemps  
le silence  
n'en finissant plus  
de s'étendre  
sur mes pages intérieures  
ces saisons de sable  
de neiges chaudes  
ont trop duré  
c'est presque ma vie  
dans les yeux du désert  
si secs  
aveugles à cette distance  
entre ce qui est jeté  
dans la gueule de l'ombre  
et ma main offerte à la lumière

ma main  
aux lignes de vie  
effilochées  
où coule  
l'eau du temps  
où se glacent  
les larmes  
et se fissurent  
les rires  
de l'enfance

si longue  
la dérive muette  
de l'appel à l'aide  
que ma main se lève

très haute  
pour survivre  
s'éloigner  
des jeux de marelle  
noyés  
et du souffle  
perdu  
sous une roche  
maintenant  
les doigts pointés  
vers ce qu'il reste  
avant le point final  
il me faut effacer  
les pas lourds  
creusés sur ma langue  
le sang invisible du non-dit  
puisque la douleur pleure  
sous son masque de cicatrices  
ouvrir la bouche  
comme une cage rouillée  
de n'être jamais ouverte

et si je parle enfin  
de l'autre côté de ma voix  
m'écouteras-tu écrire  
une vérité plus douce  
que mes mots  
apeurés  
dans cette tempête de blanc

si ma main gelée  
engourdie  
revient lentement  
d'un voyage dans l'hier  
cette forêt  
sans nom ni paysage  
où rôde  
le loup du vide

si ma main  
sort à peine vivante  
de dents trop longues  
trop réelles  
pourras-tu la tenir  
délicatement  
comme une promesse fragile  
ne pas la laisser tomber  
dans le noir  
loin de la feuille  
où elle ne dira rien  
ni même la voix crachée  
au plus creux de sa paume

# Confidence forcée

Dominique Piché

Parce que les mots sont trop lourds  
Je n'ai plus le choix  
Je m'oblige à aller chercher  
Ces paroles enfermées  
Un secret au fond de ta gorge

Mes doigts effleurent ta joue  
Creuse, creuse  
Trouve le courage  
De dire, de crier  
Combien tu es blessée

J'attends même si je sais  
Ta confession, tes mots  
Personne ne peut t'aider  
Si tu ne nommes pas  
Cette autre voix en toi

Parce que les mots sont trop lourds  
Je n'ai plus le choix  
Il m'est impossible de supporter la vue  
De ce squelette enfermé  
Dans une tête malade

Raconte-moi ta fièvre  
Violente laideur  
Sous tes larmes pâles  
Ta beauté disparaît  
Je ne te vois presque plus

Tu ne peux plus refuser  
De parler  
De manger  
Lentement tu t'effaces  
Dans le silence du prisonnier

Avant que ton histoire ne s'achève  
Avant que la faim ne t'emporte  
Avant que la fin ne t'avorte  
Si les mots sont trop lourds  
J'en partagerai le poids avec toi

# Notice au lecteur

**David Riendeau**

Quelque chose me dit que d'ici la fin de ce message, vous m'aimerez moins. Pour moi, cela ne fait plus grande différence. Ce sera une partie de plus dans le grand jeu.

Vous éprouverez peut-être le désir de me lancer une roche ou une imprécation, c'est selon, mais je tiens à dire que vous n'aurez plus les mêmes sentiments pour moi.

J'ai piqué votre curiosité, n'est ce pas? C'est un des seuls plaisirs que je peux m'offrir ces temps-ci.

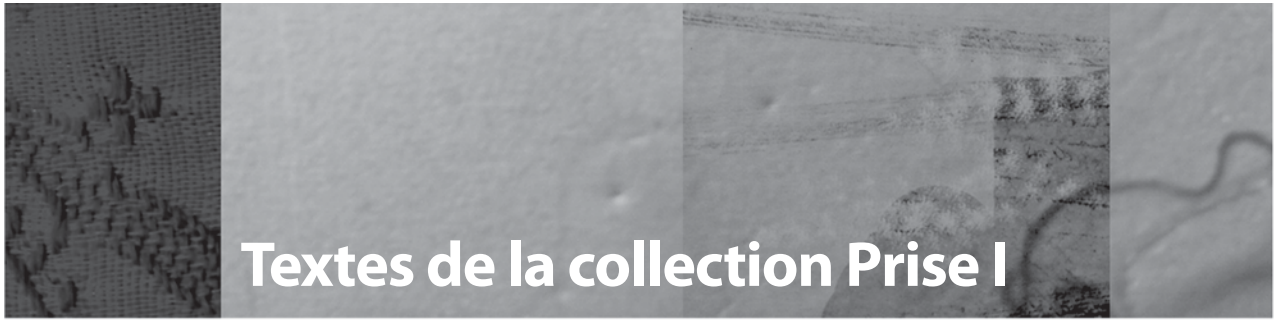
Quoi qu'il en soit, je serai désagréable pour deux raisons : parce que je suis maussade. Au café où je vais habituellement écrire, ma banquette préférée n'est pas disponible. Je sais, c'est idiot de s'approprier par la force de l'usage des endroits, mais on s'attache vite à ses ennuyeuses habitudes...

Et puis parce que saisir les bons mots au bon moment est un art que je ne maîtrise pas.

J'ai pris l'habitude d'écrire ces petites notes un peu partout et de les laisser traîner en espérant que vous les lirez, peu importe les mots ou le moment. Cela reste mon problème, je l'admets. J'ai un bon lot d'idées à partager, mais je m'esquive lorsque le temps est venu d'en parler. Cela m'est devenu impossible de confronter une personne en temps de crise. Dieu sait que je suis en crise. Écrire, ce serait se rendre compte de ce qui cloche chez soi, pourtant c'est être trop absent pour combattre. Honnêtement, vous avez le droit de ne pas m'aimer, je ne vous en voudrai pas. Même que ce sera facile de vous défaire de moi, je ne dis pas « nous », car je suis le plus inoffensif des auteurs. Une cible facile.

Les vrais durs sont ceux qui vendent votre opium en feuillets. Moi, je n'ai qu'à vous offrir ma main, c'est-à-dire, à peu près rien du tout.

J'aurais tellement voulu devenir plus pour vous... Malheureusement, cela n'est pas en mon pouvoir... Je ne suis qu'un voyou.



# Textes de la collection Prise I



## **Sophie Gagnon Roberge**

### **II**

Ce matin, il n'y avait plus d'eau dans les robinets. Juste la pluie, de l'autre côté de la fenêtre, qui riait de moi. Je suis très sensible le matin. J'en ai pleuré. J'ai d'abord fait une flaque d'eau à mes pieds et puis il y a eu un ruisseau qui s'étendait de la cuisine au salon et je l'ai regardé, ébahie, devenir rivière. Sous le poids du courant grandissant, les murs ont lâché et le ciel m'est tombé sur la tête. Mes larmes se sont mêlées à la pluie.

Depuis ce matin, je suis inondée.

Sinistrée.

Perdue dans un océan.

Un océan de larmes, la passion des mots.

Retour à la poésie.

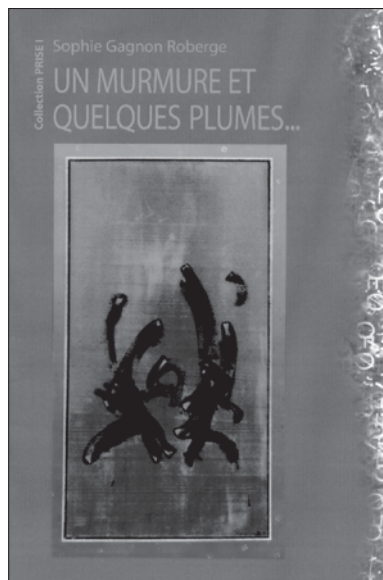
Je pense à toi.

## Au téléphone

«– Si tu regardes dans un microscope, tu peux voir des tas de trucs que même toi, l'artiste, tu ne pourrais même pas imaginer. C'est un autre monde. Microscopique. C'est pour ça que je continue ce que je fais, tu comprends ?  
– Je m'en fous !»

## Au téléphone

«– Alors, ton projet d'écriture ?  
– Rien.  
– Allez, raconte !  
– Va te faire foutre !»



## Christian Guay-Poliquin

sur les eaux comme dans  
un désert  
la marche est longue  
et déjà le début  
du pourquoi  
s'efface  
je marche  
clapotis  
clapotis  
portant dans ma  
main  
le cœur  
battant  
de ce qu'il reste

puis au moment  
où dans mes yeux  
la toile d'une  
rive vague  
mais rive quand  
même  
se dessine  
ma main  
tremble  
ma main  
brûle  
ma main  
s'échoue  
dans la douleur

puis s'ouvre  
éventrée de l'intérieur  
et le morceau  
et le dernier morceau de  
moi  
tombe dans l'eau  
et s'enfonce dans  
l'encre noire  
des profondeurs  
jusque dans l'abysse  
impossible  
de mon naufrage  
en hauts fonds

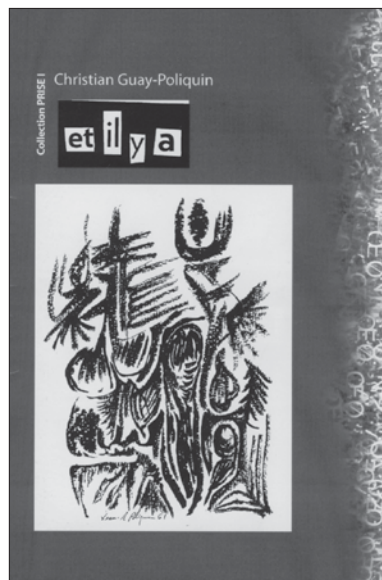
alors que plongeant  
dans le vertige  
la pièce de casse-tête  
me renvoie ses derniers  
éclats  
de lumière  
et je n'ose plus  
ni faire un pas encore  
ni rester en place  
ni lever les  
yeux  
de ce gouffre  
si en dessous de  
moi  
qu'en dedans

parce qu'il y a le soleil.

parce que qu'il y a en tous ces regards qui ne cherchent qu'à voir la moitié blanche de l'univers à travers l'infinie mise en abyme de leurs âmes nourrissant le soleil du feu de leurs propres yeux. soleils. sources de la source.

parce qu'il y a le mouvement. infini. inconcevable. respiration multidirectionnelle de l'espace. pendant qu'entre soleil et terre tout tourne jusqu'à perte de vue.

parce qu'il y a ce désir de comprendre. sans œillères. sans dérailler. comprendre comme l'on voit. chaque chose en chaque chose. vivre consciemment l'univers. l'incarnant comme on peut. sans trop s'y perdre.



## **Caroline L'Heureux**

### **Loin d'elle**

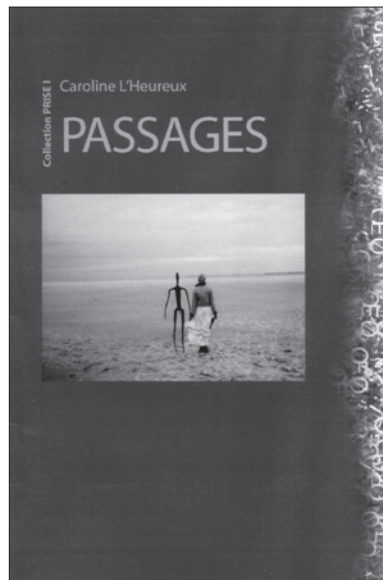
Les paysages sont d'une aridité incroyable. Du sol orange criard s'élèvent de géants eucalyptus aux troncs dépourvus de branches. Les cimes sont ornées de frivoles paillettes d'émeraude. Mille et une petites feuilles miroitent sous le soleil et la chaleur. Les essaims de troncs blancs, une forêt d'os sourds et muets, attendent depuis des millénaires que cette perpétuelle brise souffle enfin assez fort pour les faire danser. De grands moines squelettiques d'un incroyable ascétisme. Macabre forêt de stalagmites qui fête la stérilité.

Radiographie d'une contrée. Autopsie d'un intérieur. La sécheresse embaume les membres échoués, momification des corps d'albâtre. Le souci d'une anatomie nouvelle et ancestrale. Tout semble se coaguler.

## Sans lui

Quatre jours dans une voiture à écouter un silencieux en révolte et la profondeur du songe. Les herbes blondes et bistres, contiguës à la route, fuient derrière la voiture et laissent une trace sur la rétine, une ligne beige sans fin se tordant à travers les Laurentides. Nous conversons : la chasse a commencé cette semaine dans les territoires boréaux, jusqu'au 49<sup>ième</sup> parallèle. Le nomadisme est doux. Les yeux respirent et s'affranchissent des asphyxiants canyons urbains, œillères citadines. Faste de l'immobilité, modestie de l'errance.

Aux mille carnations de Montréal se substituent mille teintes de frondaison. Sur cette route du nord, la palette de couleurs sonne le glas du vert rameau et claironne les vertus réconfortantes du tison et de la braise. L'automne est une saison vaillante. L'hiver, qui la suit, sclérose les végétaux et son froid accule inmanquablement le cœur sédentaire à l'hypothermie. L'oiseau s'esquive.



## David Riendeau

[...]

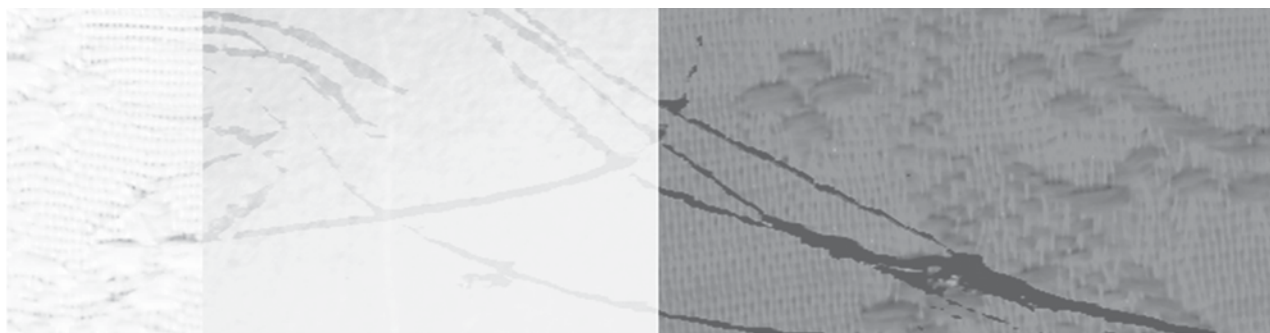
Je me précipitai sur le miroir. Je n'avais rien d'anormal, sinon la sueur qui couvrait mon front et, quelle horreur ! Une immense pustule nacrée sur mon menton ! Pourtant, depuis mon adolescence, je n'avais pas eu le moindre bouton sur mon visage. Il était situé à deux centimètres de ma lèvre inférieure et pendouillait de sa belle rondeur. Je l'effleurai lentement de mon index et je sentis une vive douleur. Cette chose sur mon visage avait dû provoquer la moquerie des deux employés, la gêne de la secrétaire, le regard de l'homme d'affaires ainsi que l'étrange façon de mon oncle. Si elle captait autant l'attention des gens, elle allait sûrement compromettre l'issue de mon entrevue pour mon prêt. Je plaçai donc mes index de chaque côté du bouton. Je fis une légère pression mais l'enveloppe semblait tenir bon, elle se contenta de se gonfler un peu. Je ressentais une vive douleur. Je forçai et l'enveloppe cutanée céda enfin en allant éclabousser la glace devant moi. L'étendue visqueuse serpentait doucement sur la surface lisse qui me reflétait, brouillé et confus d'un tel résultat.

Mes quelques minutes étaient depuis longtemps écoulées lorsque j'apparus dans le bureau de mon oncle, dont la porte était entrebâillée.

– Je t'en prie, assieds-toi.

[...]





La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiants de création et de professeurs de français, et s'adresse à tous les élèves du cégep du Vieux Montréal. Nos lecteurs peuvent nous soumettre des textes qui s'inscrivent dans le cadre des thèmes ou d'ateliers proposés par la revue ou des textes libres. Ceux-ci peuvent être en prose (maximum de trois pages, 36 lignes par page) ou en vers (maximum de cinq pages).

**Thème du prochain numéro: La reprise**

Répétition, réparation, recommencement: la reprise peut prendre divers sens et c'est à vous d'en explorer quelques-uns.

Les textes devront être remis au Canif, local A10.22, avant 16h, le jeudi 21 octobre. Vous devez vous présenter avec une copie papier de votre texte et laisser vos coordonnées à Sylvie Duquette. Par ailleurs, une version électronique devra aussi être envoyée à [sduquette@cvm.qc.ca](mailto:sduquette@cvm.qc.ca)

***L'atelier littéraire***

Dans le but de favoriser l'exploration du thème et de nouvelles manières d'aborder le texte littéraire, nous proposons un atelier le mardi 19 octobre, à 18 h 30, au local A8.64.

*Tric Trac*, volume 2, numéro 1, 1<sup>er</sup> octobre 2004  
Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec) H2X 1X6

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF, le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.  
Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164  
Dépôt légal: octobre 2004  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
Éditique: Communications CVM  
Impression: Reprographie du CVM

